

Enquête sur
l'étrange

Talents insolites

Charles Fort

Traduit de l'américain
par Claudie Bugnon
(texte intégral
de *Wild Talents*)

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Fort, Charles, 1874-1932

Talents insolites.

Traduction de: Wild talents.

« Enquête sur l'étrange ».

ISBN 978-2-922976-27-4

1. Curiosités et merveilles. I. Titre.

AG243.F6714 2011 001.94 C2011-941004-4

Direction de l'édition et traduction: Claudie Bugnon

Couverture et mise en pages: Studio Gougeon

Correction d'épreuves: Isabelle Harrison et Antidote

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450 621-2265 • Téléc.: 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2011, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN: 978-2-922976-27-4

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2011:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

*Ma curiosité va moins aux créatures qu'aux relations
qu'elles entretiennent. J'ai consacré beaucoup de temps
à examiner les prétendues relations qualifiées
de coïncidences. Et si certaines de ces apparentes
coïncidences n'en étaient pas?*

Charles Fort

C'est à Charles Fort que revient sans conteste le titre de père de l'insolite. L'ermite des bibliothèques de New York et de Londres a revendiqué le droit de douter, un droit qu'il considérait menacé par les dogmes hypnotiques de la Science. Sa croisade (au travers de 40 000 notes!) a permis de libérer des anomalies abondantes, et commodément rangées dans les tiroirs des explications classiques.

Provocant, *Talents insolites* enfile les faits consignés autour des vampires et des garous, des combustions spontanées, des meurtres insolubles, des disparitions inexplicables, des malheurs à répétition, des poltergeists et de bien d'autres étrangetés du microcosme humain... L'ange du bizarre a épluché les publications et les journaux du monde (et grâce à Internet, quelques corrections de dates et de noms propres ont pu être apportées entre crochets). La manne était si abondante qu'il s'est demandé pourquoi ces phénomènes en filigrane de nos existences n'ont pas ému les gens de science au point d'en retourner certains à leurs devoirs.

Fort l'érudit, Fort le visionnaire, Fort l'empêcheur de penser en rond a organisé une fanfare de trouble-fêtes; voici la musique de la surprise. En écho résonne l'humour mordant de l'auteur. *Talents insolites* couronne ainsi une vie trop vite consumée pour une cause, aussi flamboyante que douloureuse. C'est en quelque sorte un legs d'émerveillement devant la nature humaine.

C.B.

Table des chapitres

1 – Coïncidences tout à fait curieuses	9
2 – Cadavres à gogo	14
3 – Des os de mystères	20
4 – Accidents et feux contagieux	30
5 – Et si un chien pouvait parler	38
6 – Des vols de cheveux	49
7 – Histoires de vampires	60
8 – Morsures et marques mystérieuses	66
9 – Attaques obscures	76
10 – Zoomorphisme	90
11 – Combustion spontanée	105
12 – Mystères toujours brûlants	112
13 – L'art du feu	120
14 – Sortilèges physiques	140
15 – Entre Réel et Non-Réel	152
16 – Mise au point	167
17 – Court-circuiter la pensée	173
18 – Images prodigieuses	181
19 – Petit lot de débordements	196
20 – L'invisible qui nous entoure	202
21 – Téléportations et sortilèges	213
22 – Accusations de sorcellerie	230
23 – Et qu'est-ce qu'un miracle?	240
24 – Sorcelleries scientifiques	246
25 – Entre imaginable et matérialisable	256
26 – Le pouvoir de l'esprit sur la chair	264
27 – D'autres talents insolites	283
28 – Avantage contre désavantage	306
29 – Divination au travail	310
30 – Des cas passés en revue	315
31 – Histoire impendable	321
32 – Machines impossibles-possibles	326

1

Coïncidences tout à fait curieuses...

Je ne peux que faire des suppositions... mais à propos de John Henry Sanders, du 75 de la rue Colville, à Derby en Angleterre, je crois savoir qu'il possédait une poissonnerie, sans doute modeste. Sa femme l'aidait au commerce. Quand une femme épaula ainsi son mari, je suis porté à penser qu'il s'agit d'un petit commerce. Et si M^{me} Sanders s'était mise à semer des écailles de poisson durant ses rapports intimes, j'en aurais déduit que cette poissonnerie était peut-être un leurre.

Le soir du 4 mars 1905, à la demeure des Sanders, plus précisément dans la chambre de la bonne, le feu s'était déclaré. Personne n'était à la maison, de sorte que les pompiers avaient dû enfoncer la porte. Il n'y avait pas de foyer dans cette chambre, pas plus que d'indice qui pût expliquer l'incident. Les pompiers avaient consigné cette remarque : « Feu d'origine inconnue. » Ils n'étaient pas de retour à la caserne qu'on les avait rappelés à cette adresse. Un feu avait surgi dans une autre chambre. Et de nouveau, « feu d'origine inconnue ».

Les Sanders, occupés dans leur boutique, avaient été prévenus et s'étaient précipités chez eux. De l'argent avait été subtilisé, des objets aussi. On avait aussitôt soupçonné Emma Piggott, la domestique. Chez ses parents où l'on avait fouillé, on avait trouvé une boîte contenant des objets identifiés par les Sanders comme étant les leurs : un service à dépecer, une pince à sucre, des nappes, plusieurs douzaines de mouchoirs de tissu,

des cuillères à sel, des flacons de toilette, des crochets à rideaux, une brosse à cheveux, des serviettes de bain, des gants, une éponge, deux montres et un poudrier.

Arrestation de la jeune fille, accusations en cour municipale du district de Derby: incendie criminel et larcin. Elle avait admis le vol, mais clamé son innocence quant à l'incendie. Néanmoins, l'apparence de lien entre le vol et le feu qui, s'il avait rasé les lieux aurait masqué la disparition gênante des objets, avait abouti à une double accusation.

Ce n'était pas non plus comme s'il y avait eu des vols, puis des feux; on s'était emparé de tant de choses que, à moins que la maison des Sanders eût été un palace, monsieur ou madame auraient remarqué l'absence de leurs biens. Et donc, il fallait que tout ait été volé d'un coup. Aucune donnée ne me permet de croire à l'opulence des propriétaires et de considérer qu'on ait pu leur dérober des possessions à leur insu. Bref, il semblait que la fille avait fait une seule et grande razzia, et que l'incendie devait en couvrir les traces.

L'avocat d'Emma Piggott fit alors la preuve que la jeune fille n'avait pas été dans les parages au moment du premier feu; lorsque le second feu s'était déclaré durant cette soirée où elle revenait de son jour de congé, c'était elle qui avait aperçu de la fumée sortant d'une fenêtre et qui avait alerté les voisins. Le cas, qui débordait des compétences policières, avait été référé à la cour des assises criminelles, pour être entendu durant l'été.

Le procès de la fille avait repris. Selon la poursuite, les feux s'expliquaient seulement par l'intention criminelle, et le mobile de la fille était évident; elle avait pillé sans vergogne et seule une destruction totale aurait pu effacer les vides causés par elle.

Encore une fois, la défense démontra qu'il aurait été impossible pour Emma Piggott d'amorcer ces feux. L'accusation d'incendie criminel fut abandonnée, mais la jeune femme fut condamnée à six mois de travaux forcés pour vol (*Derby Mercury*, 19 juillet 1905).

Autre fait. Disparition d'Ambrose Small, de Toronto au Canada, le 2 décembre 1919. Tout ce que l'on savait, c'est qu'il était supposé être dans son bureau du Old Grand Opera House, dont il était le propriétaire. Entre 17h et 18h, ce 2 décembre, il s'était volatilisé sans que personne le vît partir ou l'aperçût dehors. Personne qui pût servir de témoin, à tout le moins. La présence d'une femme avait été évoquée. Toujours est-il que Small avait disparu, laissant une fortune évaluée à un million de dollars.

Puis ce fut au tour de l'adjoint de M. Small, John Doughty, de disparaître. Les coffres-forts de l'homme d'affaires avaient été ouverts par M^{me} Small devant des fiduciaires testamentaires. À l'intérieur, des titres totalisant 1 125 000 \$. Un inventaire des stocks également, selon lequel il manquait la somme de 105 000 \$. Une enquête avait permis de retrouver les titres manquants, bien cachés chez la sœur de Doughty.

Dans tous les journaux du globe, des acres d'appels au public avaient été publiés, promettant récompense contre tout indice permettant de retrouver l'homme. Small était dans son bureau, Small avait disparu.

On avait recherché Doughty. Non seulement s'était-il volatilisé, mais il avait également bien effacé ses traces. Quand même... on l'avait épinglé dans une ville de l'Oregon, sous le nom fabriqué de Cooper. Ramené à Toronto, il avait été accusé de vol de titres et de kidnapping destiné à camoufler son larcin.

La thèse de la poursuite était qu'Ambrose Small, un homme fortuné, en bonne santé et qui n'avait aucun ennui notable, ne pouvait s'éclipser sans raison en abandonnant plus de un million de dollars. En revanche, son adjoint avait toutes les raisons du monde de vouloir se débarrasser de Small, après l'avoir dépossédé. Le fait que Small eût été littéralement évacué de son bureau au beau milieu de tout son personnel avait été escamoté; la poursuite avait insisté sur le fait que le patron avait pu quitter en douce, puis être kidnappé dans la rue. Un camelot avait dit avoir vu Small dans les parages entre 17 h et 18 h ce fameux 2 décembre, mais le père du garçon avait prétendu le contraire. Au dire d'un autre camelot, Small lui avait acheté un journal après 18 h. L'ennui, c'est qu'à l'interrogatoire, il ne se souvenait plus bien de la journée où c'était arrivé.

Le vol et la disparition semblaient liés et n'eût été la preuve d'inventaire, l'absence d'Ambrose Small aurait permis de masquer le vol. Néanmoins, l'accusation d'enlèvement n'avait pas tenu la route et Doughty avait écopé de six ans d'emprisonnement au pénitencier de Kingston, pour vol*.

Dans le journal londonien *News of the World* du 6 juin 1926, un compte rendu fait état de « circonstances pour le moins insolites » autour d'un autre cas. En plein jour et dans un lieu public de Londres, un homme était mort. Sur l'allée piétonne devant le Gaiety Theatre, un dénommé Henry Arthur Chappell, gérant

* N.D.T. : Pour la conclusion, on pourra consulter le *Sarnia Observer* du 15 décembre 1960 – *Toronto Police Close File On Lost Theater Magnate* – un cas qui ne fut jamais résolu.

de la buvette des lieux, gisait sans vie. Le Pr Piney, pathologiste, avait examiné le cadavre et constaté sur la victime une fracture du crâne. Son opinion était que la fracture avait pu survenir quand l'homme était tombé à la renverse des suites d'un infarctus. Cependant, hormis pour quelques signes d'une légère affection cardiaque, il paraissait peu probable que ce fût le sort réservé à Chappell.

Tout portait à croire qu'un meurtre avait été commis. La police avait fait enquête et appris que peu de temps auparavant, Chappell avait eu des problèmes après avoir congédié une jeune employée du nom de Rose Smith. Une nuit, elle avait laissé chez son ancien patron une note expliquant son intention de se suicider. Quelques jours plus tard, on l'avait surprise derrière la maison de Chappell, affublée de vêtements masculins, un couteau à la main, des allumettes et un flacon de kérosène dans ses poches. Il était facile de croire qu'elle comptait masquer un meurtre en provoquant un incendie. Elle avait été accusée d'intrusion par effraction et condamnée à deux mois de travaux forcés. Étonnamment, Chappell était mort le jour où la fille avait reçu sa libération.

Comme on ne connaissait pas d'ennemi à Chappell, Rose Smith fut arrêtée. Impossible de ne pas noter que le jour de la libération de la fille Smith, il était mort.

L'accusation fut tout de même rejetée. Un inspecteur de police avait offert son témoignage: au moment de la mort de Chappell, Rose Smith était encore au bureau d'aide aux détenus.

Chapitre 2

Cadavres à gogo

Je collectionne les notes qui témoignent d'une diversité: les excentricités du cratère Copernic, la soudaine apparition d'Anglais bleus, les radiants de pluies de météores qui semblent tourner avec la Terre, l'observation d'une pousse de cheveux sur le crâne dégarni d'une momie... On est en droit de se demander si la fille a bel et bien avalé une pieuvre*.

Ma curiosité va moins aux créatures qu'aux relations qu'elles entretiennent. J'ai consacré beaucoup de temps à examiner les prétendues relations qualifiées de coïncidences. Et si certaines de ces apparentes coïncidences n'en étaient pas?

Ambrose Small avait disparu et les soupçons semblaient peser sur une seule personne. Les feux de cette maison de Derby incriminaient une seule personne. Une seule personne paraissait coupable du meurtre de Henry Chappell. Pourtant, à la lumière des trois verdicts rendus, les conclusions ne mettaient en évidence qu'une coïncidence entre des mobiles et des événements.

Avant de m'intéresser de près à l'étrange disparition d'Ambrose Small, un semblant de coïncidence avait déjà

* N.D.T.: Fort fait allusion à une légende urbaine qui circulait avant les années 1930, alimentée par un article du *Boston Traveler*: Une jeune fille qui avait nagé dans la mer aurait, disait-on, avalé des œufs de pieuvre, dont l'un se serait développé. Pendant qu'on la croyait enceinte, la pieuvre envahissait ses organes internes.

attiré mon attention. Que ma découverte eût un sens paraissait si absurde que, compte tenu de mon inclination, je m'étais empressé de l'étudier. Environ six ans avant le rapt de Small, un certain Ambrose Bierce avait aussi disparu. L'affaire, tout aussi mystérieuse, avait été étalée dans les journaux aux quatre coins de la planète. Mais quel lien pouvait-il exister entre un Ambrose texan et un Ambrose torontois? Quelqu'un collectionnait-il les Ambrose? La question était si puérile que je m'étais senti interpellé.

Aux abords de Stretton, dans le comté anglais de Leicestershire, on a trouvé le corps d'une cycliste, Annie Bella Wright. Elle était décédée d'un coup à la tête. L'auteur de l'article manquait certainement de logique, car il avait fait mention d'un fait sans lien, ou d'un fait avec apparence de lien inexplicable; dans un champ, non loin du cadavre de la femme, on avait découvert une corneille morte (*Lloyd's Sunday News*, 20 juin 1920).

L'explication qui prend la coïncidence pour fondement dénote une certaine paresse, une impuissance ou encore une crainte d'ébranler des dogmes scientifiques. La coïncidence est une étiquette et sa fonction est de bien coller à certaines circonstances et pas à d'autres. Il y a quelque temps, j'ai croisé le cas de détectives qui cherchaient un homme du nom de Jackson, avec un œil de vitre. Un type avait été appréhendé à Boston: un Jackson avec un œil de vitre. Mais il s'avéra qu'il y avait erreur sur la personne et que le Jackson recherché était plutôt à Philadelphie. Je n'ai jamais pu tirer des conclusions particulières de ce cas, mais je crois pouvoir dire que si un Murphy à la bouche lippue habite à Chicago, un autre Murphy à la bouche lippue réside dans quelque

métropole d'ailleurs. Les optimistes s'en réjouiront, eux qui considèrent que notre existence est somme toute équilibrée. Pour ma part, j'ai encore quelques réserves.

Revenons aux cadavres de la jeune cycliste et de la corneille... En feuilletant les journaux, j'ai croisé cet autre fait divers :

Le corps d'une femme a été repêché dans le fleuve Dee, près d'Eccleston. À proximité des lieux, on a récupéré le cadavre d'une autre femme. L'une d'elles était paroissienne d'Eccleston, l'autre – étrangère à la première – venait de l'île de Man et n'était que de passage. Vers 10h le matin du 10 juin, elles étaient sorties d'un domicile en deux endroits opposés de la ville (*London Daily Express*, 12 juin 1911).

Dans le désert californien de Coachella, près d'Indio, « double découverte macabre et mystérieuse ». Deux hommes étaient morts à une centaine de mètres l'un de l'autre. L'un était résidant de Coachella, l'autre n'a pu être identifié. « D'après les autorités, il n'existe aucun lien entre ces deux morts. » (*New York American*, 20 octobre 1929.)

On a rapporté dans l'édition du 26 novembre 1911 du *New York Herald* la pendaison de trois hommes pour le meurtre de Sir Edmund Berry Godfrey, survenu sur Greenberry Hill, à Londres. Les noms de famille des homicides étaient Green, Berry et Hill*. On aurait pu

* N.D.T. : Selon un article tiré du *Oxford Companion to British History*, le magistrat Godfrey aurait été retrouvé sur Primrose Hill et l'affaire aurait été montée en épingle pour des raisons de propagande anticatholique. Néanmoins, le fait a mérité une scène du film *Magnolia*, dont le thème porte sur la notion de coïncidence et d'enchevêtrement des phénomènes.

croire à une coïncidence, mais c'était peut-être davantage une mauvaise farce à saveur meurtrière.

William Lunsden, de Roslyn dans l'état de Washington, s'était fait broyer le bras par un tracteur. C'était la troisième personne de sa famille, à raison de une par génération, à perdre son bras gauche (*New York Sun*, 7 octobre 1930). Coïncidence... ou peut-être devrais-je avancer l'idée que certaines familles sont marquées d'un sortilège? Mais comme ça, de but en blanc dans ces premières pages, ce serait un peu téméraire d'émettre de telles notions. Et je glisse... j'avais entrepris le thème des « cadavres ».

« Noyades mystérieuses au port de Douglas, dans l'île de Man. » On avait retrouvé les corps d'un jeune homme et d'une jeune fille. Apparemment, ils se fréquentaient, de sorte qu'il aurait été plausible de songer à une émotion commune... Hélas! un autre cadavre brouillait les pistes, celui d'un homme d'âge moyen, « sans lien apparent avec les deux jeunes gens » (*London Daily News*, 19 août 1910).

« Près de Saltdean, dans le Sussex, M. F Pender transportait deux passagers dans son side-car quand il a percuté un poteau, et les trois personnes ont été gravement blessées. Non loin de là, en bordure de la route, on a retrouvé le corps d'un berger de Rodwell, du nom de Funnel. Aucun lien apparent avec l'accident. » (*London Daily Chronicle*, 10 septembre 1924.)

Le 14 juin 1931, « le policier Talbot, de la station située sur la 126^e Rue Est, s'est rendu au parc Mount Morris à 10h pour réveiller un homme endormi sur un banc, près des grilles donnant sur la 124^e Rue. Mais l'homme était mort. Le D^r Patterson, de l'hôpital Harlem, a conclu qu'il s'agissait sans doute d'une

défaillance cardiaque.» (*Bronx Homes News*, 15 juin 1931.) Peu après, un décès similaire était survenu sur un banc de parc proche (*New York Sun*, 15 juin 1931).

J'ai relevé deux autres faits divers que j'aimerais jumeler ici, à cause de leur ressemblance.

En novembre 1888, deux résidents de Birmingham, en Alabama, avaient été assassinés, leurs corps abandonnés dans les bois. « Il s'est produit un autre mystère tel que les deux meurtres obscurs ont presque été oubliés. » Dans un boisé près de Birmingham, un troisième corps avait été découvert, celui d'un étranger. « Le corps, non identifié, est resté dans une chambre froide de l'entrepreneur de pompes funèbres. Personne n'a pu confirmer avoir vu cette personne auparavant. Il s'agit d'un parfait étranger, sinon fortuné au moins aisé, et ce qu'il fabriquait dans ce bois reste un mystère, tout comme sa survenue et son décès. » (*St. Louis Globe Democrat*, 20 décembre 1888.)

Ces circonstances me paraissent étranges. Que la situation se répète m'intrigue encore davantage. Des meurtres locaux et l'introduction dans le portrait d'une victime d'origine inconnue qui ne soit pas un voyou.

Près de Johnstown en Pennsylvanie, un homme et sa femme, du nom de Kring, avaient été massacrés et leurs corps brûlés. À proximité de Johnstown, le corps d'un étranger avait été découvert dans les bois. L'homme portait des vêtements de qualité, mais personne n'avait pu l'identifier. Et encore cette introduction d'un étranger, « un homme bien mis, impossible cependant à identifier » (*Philadelphia Public Ledger*, 4 février 1892).

Selon l'angle duquel on regarde les choses, il est possible de démontrer, ou de presque démontrer, que la coïncidence n'existe pas. De démontrer qu'il n'y a pas

de coïncidence absolue, c'est-à-dire. Par coïncidence, on entend qu'il y a apparence de relations, ou suggestion de relations entre circonstances distinctes. Toutefois, quiconque accepte que toutes les créatures sont enchevêtrées dans le tissu d'un Grand Tout admet qu'il ne peut y avoir de relations absolues ou d'absence absolue de relations entre des événements.

Je pense que les coïncidences n'existent pas, dans la même optique qu'il n'existe pas de dissonance réelle entre des couleurs ou de désaccord réel entre des notes de musique.

Prenez deux couleurs au hasard, ou deux sons; il est possible de les harmoniser en les liant par un état intermédiaire.

Par conséquent, je ne dirai pas que ma question – quelle relation pouvait avoir la disparition d'un Ambrose avec celle d'un autre Ambrose? – est si farfelue. L'idée qui a mené à la disparition d'Ambrose Small aurait pu surgir dans l'esprit de quelqu'un au fait de la disparition d'Ambrose Bierce. Si la disparition d'Ambrose Small ne s'explique pas en des termes matériels, je n'en tirerai pas de conclusion particulière... du moins jusqu'à ce que les physiciens arrivent à rendre leurs notions du monde matériel plus intelligibles.

Chapitre 3

De quoi s'étouffer avec des os de mystères

Jadis lorsque j'étais un vilain garçon, ma punition consistait à travailler au magasin le samedi. J'avais pour tâche de déshabiller les conserves des grossistes de leurs étiquettes et d'y apposer celles du commerce de mes parents. En principe, la corvée devait m'apprendre à être franc et honnête... À bien y penser, quantité d'enfants sont élevés de manière strictement déviée.

Je me souviens d'un jour où il me restait des pyramides de conserves de fruits et de légumes. L'ennui, c'est que j'avais épuisé toutes les étiquettes, hormis celles identifiant les pêches. J'avais donc collé les étiquettes de pêches sur les boîtes de pêches, puis s'étaient présentés les abricots. Bon... les abricots ne sont-ils pas un peu des pêches? Et certaines prunes ressemblent aussi aux abricots. J'avais donc continué – était-ce par malice ou par science? – de coller des étiquettes de pêches sur les conserves de prunes, de cerises, de haricots d'Espagne et de *succotash**. Difficile d'expliquer mon mobile, car à ce jour je ne peux pas dire si je faisais de l'humour ou de la science. Sans doute était-ce déjà de la malice... ou qui sait si mes prochaines réflexions ne feront pas ressortir l'aspect méthodique de mon procédé.

Dans la ville anglaise de Derby, et votre perspicacité

* N.D.T. : Le *succotash* est une purée de maïs et de haricots.

vous aidera à saisir le lien avec les pêches et le *succotash*, il y avait eu des événements étranges. Dans une école pour filles, des élèves s'étaient mises à crier et à tomber dans les pommes (*Derby Mercury*, 15 mai 1905 et nos suivants). Certains lecteurs repenseront au coup des pêches et du *succotash* et resteront perplexes devant mon récit. D'autres y verront une symbolique, m'écriront peut-être pour m'en féliciter, et ce sera à mon tour de rester perplexé.

En l'espace de cinq jours, donc, 45 filles avaient été prises de hurlements et d'évanouissements. « Ces jeunes personnes ont montré une grande faiblesse au point de devoir retourner à la maison. L'une d'elles a même perdu son tonus musculaire et ne peut plus se tenir assise. » Croyant avoir affaire à une espèce de gaz toxique, on avait introduit des souris dans les classes, mais celles-ci n'avaient nullement été incommodées. On avait alors parlé de « psychose collective ». À défaut d'autres données, je suis enclin à admettre la possibilité. Si une fillette s'évanouit, et qu'une autre par sympathie fait pareillement, il est bien possible que de par notre nature humaine qui rend contagieuse la manière de voir, de manger, de sentir, de penser, d'aimer, de haïr, de parler, de lire, de se vêtir et de subir des interventions chirurgicales, 43 autres fillettes s'évanouissent par mimétisme. Certaines personnes plus mûres auront l'impression d'être bien au-dessus de semblable hystérie, mais leur conscience est peut-être atrophiée.

Voici d'ailleurs un autre fait divers concernant une probable psychose collective. Si l'on observe la manière humaine de vivre, il est normal, j'imagine, de voir des personnes mourir en nombre par mimétisme. Au mois de juillet 1894, la panique avait gagné un vaste vignoble

de Collis, près de Fresno en Californie. Un employé avait succombé à une « crise cardiaque ». Puis un autre était tombé mort non loin. Un troisième s'était effondré et agonisait. Il n'y avait pas sur place d'esprit scientifique ou savant pour offrir une explication juste et arrêtée. On pourra rire de leur réaction, mais les employés du vignoble avaient fui à l'idée qu'un phénomène singulier frappait. « Tout le monde a vidé les lieux et les autorités s'apprentent à amorcer une fouille et une enquête. » (*Brooklyn Eagle*, 1^{er} août 1894.) Puis, plus rien n'est dit sur ce sujet, et c'est souvent ce qui se produit après l'annonce officielle d'une « fouille et d'une enquête ».

Si l'on ne peut expliquer un phénomène qui s'étend, il doit s'agir d'une « psychose collective ». Comme ici, en l'occurrence. Dans la ville anglaise de Bradford, dans une maison de la rue Columbia, il y eut un incident le 1^{er} mars 1923. C'était à l'occasion de réjouissances où se mêlent envies, moqueries, innocences et jalousies; bref on y célébrait un mariage. Le brouhaha de la réception tourna soudain au délire collectif. Des gens avaient crié, des invités s'étaient écroulés, évanouis. Cloches et tintements de verre, sirène d'ambulance... quatre personnes furent conduites à l'hôpital.

Le cas fut rapporté dans des journaux londoniens et, bien que les circonstances paraissent étranges, on invoqua l'explication classique.

Pourtant, il y avait de quoi offrir de la résistance à l'escamotage classique... Relaté peu après dans le *Yorkshire Evening Argus* de Bradford, le 3 mars 1923: Des résidents de maisons voisines avaient contracté une « maladie inexplicable ». Plusieurs membres de familles diverses avaient succombé, sans que l'on parvienne à

comprendre le phénomène; Downing, Blakey, Ingram...

Si des résidents d'un même quartier, qui ne se trouvent pas en contact physique et qu'aucune circonstance ne pousse à mêler leur psychose, tombent soudain d'un mal commun, il semble logique de croire à une exposition à un même risque. Ce qui avait fait naître l'hypothèse d'une émanation de gaz. Pourtant, on n'avait détecté ni odeur ni fuite. Le genre d'enquête qui précède généralement l'oubli avait été menée, offrant l'idée que des vapeurs industrielles avaient pu provoquer une « maladie inexplicable ». Pour ma part, je pense que tout avait commencé à cette réception de mariage et qu'une usine peinée n'avait pas pu exprimer son désaccord quant à l'union. Un journaliste du *Yorkshire Evening Argus* écrit que les officiers de la santé avaient écarté la possibilité d'une émanation toxique en raison de l'absence d'odeur dans ce secteur.

De sorte qu'à Bradford, l'émanation de gaz avait été rayée des possibilités. J'ai une note relative à un cas tout aussi étrange. Dans le *Weekly Dispatch* du 12 juin 1910, on parle de « l'un des plus mystérieux cas d'intoxication par des gaz survenus à Londres dans les dernières années ». Tôt le matin du 10 juin, une femme avait appelé la police, inquiète de ce qu'il y avait peut-être une fuite de gaz dans les parages. Un agent s'était rendu chez elle sur la rue Neale, dans Holborn. Ça lui paraissait sérieux, il avait été cogner à la porte de l'autre étage. Comme personne ne répondait, il avait enfoncé la porte; derrière, les locataires gisaient, inconscients. On avait trouvé quatre autres personnes pareillement affectées dans deux maisons voisines. Là où c'était franchement curieux, c'est qu'une demeure située entre deux logements ne semblait nullement touchée. La compagnie

de gaz avait dépêché des employés pour localiser la fuite, mais les recherches ne donnèrent finalement rien. Les émanations qui avaient supposément terrassé les occupants de trois maisons et qui, par conséquent, auraient dû être détectables et repérables, étaient restées non élucidées. Selon le journal de quartier *Holborn Guardian*, la compagnie n'avait toujours pas trouvé la fuite une semaine plus tard.

En décembre 1921, un cas analogue était survenu dans le village de Zetel, en Allemagne. Quelqu'un s'était évanoui sur la rue et, par empathie épidémique ou psychose collective, d'autres personnes s'étaient effondrées autour. «Le mystère plane toujours sur cet événement... à croire qu'un courant aérien est passé dans le village.» (*London Daily News*, 2 janvier 1922.) Je vois dans ce cas une ressemblance avec un épisode survenu à El Paso au Texas, le 19 juin 1929. Par petits groupes de vingt, les gens s'écroulaient dans la rue, certains inconscients, d'autres morts. On avait parlé de «miasme fatidique» (*New York Sun*, 6 décembre 1930). De là à faire un lien avec un cas en Belgique, il n'y a qu'un pas. De nombreux décès avaient été constatés durant un mystérieux épisode de brouillard dans la vallée de la Meuse, le 5 décembre 1930.

Tout cela pour dire que l'on pourrait entreprendre ce sujet de la psychose dans un lycée pour filles et le clore sur une discussion météorologique.

J'ai croisé dans un journal londonien une anecdote survenue près de la ville de Baku, dans la région du Caucase. M. Krassilrukov et deux compagnons étaient partis chasser sur l'île Sand, dans la mer Caspienne. Après quelques jours sans nouvelles d'eux, on avait lancé des recherches et découvert les trois corps inanimés,

étendus sans qu'un signe apparent de lutte ait pu fournir d'indication. Pas de blessures, pas de vêtements défaits, pas de trace de poison non plus lors de l'autopsie. « Les médecins légistes sont restés perplexes, ont émis l'opinion que les hommes ont sans doute été étouffés. » (*Lloyd's Weekly News*, 17 janvier 1909.)

Ailleurs... « On s'explique mal la tragédie survenue dans les Tatras, en Pologne, aux abords du lieu de villégiature de Zakopane. Un quatuor formé de M. Kasznica, juge de la cour suprême, de sa femme, de leur fils de 12 ans et d'un étudiant de l'université de Cracovie, a connu un sort inexplicable durant une excursion dans les montagnes voisines. Deux jours après leur départ, trois personnes ont été retrouvées mortes. »

Seule M^{me} Kasznica avait survécu. Elle avait raconté que l'escalade se faisait dans de bonnes conditions lorsque tout à coup, ils s'étaient tous senti suffoquer. Cela lui avait fait penser à « une espèce de souffle étouffant ». Ils s'étaient tous effondrés. À l'examen, le coroner n'avait trouvé aucun indice de suffocation ou d'intoxication. « Dans certains journaux, on a évoqué la possibilité de meurtres, mais pour l'instant, le mystère persiste. » (*The Observer*, Londres, 23 août 1925.)

Certains cas sont qualifiés de mystérieux quand bien même on pourrait les expliquer par le fait de l'activité humaine. Cette histoire, par exemple, d'une trentaine d'hommes et de femmes employés de l'usine Howard Clothes, sur la rue Nassau à Brooklyn... Une terreur soudaine et un vent de panique avaient poussé tout le monde dehors. L'atelier s'était rempli d'une odeur piquante qui avait incommodé les ouvriers à tel point que beaucoup d'entre eux s'étaient effondrés une fois dans la rue, ou avaient commencé à errer dans un état

de demi-conscience. On avait dû en secourir deux douzaines à qui l'on avait administré les premiers soins dans des boutiques ou des établissements voisins, jusqu'à l'arrivée des ambulances.

L'incident s'était produit au second étage de l'édifice Cary, occupé par le fabricant de vêtements. Ailleurs dans l'établissement, personne d'autre n'avait été affecté. Toutes les conduites de gaz avaient été vérifiées et jugées intactes. Aucune bombe à gaz pour expliquer l'incident. Autrement dit, personne ne comprenait le drame. Étant donné l'époque trouble et l'économie difficile, on avait pensé à un acte de haine raciale ou religieuse... quelqu'un se vengeant en gazant les lieux (*New York World-Telegram*, 9 mars 1931).

Il se pourrait que sur cette notion de vengeance, nous puissions tirer des conclusions générales relativement à ses manifestations rancunières, même celles qui courent à flanc de montagne.

De nos jours, des termes comme *anomalie* ont perdu de leur utilité sauf pour les faiseurs de mots croisés. Il existe des rivières d'inexplicable, mais on y jette des ponts terminologiques. Quatre personnes conduites d'une réception de mariage à un hôpital... Si ce n'était pas un cas de sabotage des confettis par l'ajout subtil de briques, c'était peut-être une autre de ces contaminations par les ptomaïnes dans la crème glacée*. Et on se targuera de pouvoir parler des difficultés de l'anthropologie criminelle à distinguer ptomaïnes et alcaloïdes végétaux, on se vantera de boucher les trous

* N.D.T. : Il s'agit d'une dégradation enzymatique de protéines que l'on croyait être responsables à l'époque d'intoxications alimentaires.

de l'ignorance en les remblayant de quelque innocente pédanterie. L'asphyxie a engendré des foires d'hypothèses ayant pour but de nous sortir des banalités d'une « intoxication au gaz ».

Dans la ville de Newton au Massachusetts, un médecin avait été mandé au domicile de William M. Duncan. Comme personne n'avait répondu à la porte, il était entré et avait fouillé les pièces. Dans l'une d'elles, quatre personnes gisaient. Il n'avait senti aucune odeur, mais la perte de connaissance par asphyxie lui paraissait logique. N'oubliez pas que la tentative d'expliquer est forte. M. Duncan avait d'abord pénétré dans la pièce et s'était évanoui. Inquiète de son silence, sa femme l'avait cherché, puis à son tour s'était effondrée à côté de lui. L'un des fils avait suivi, tombant peu après. L'autre fils, par chance, avait senti le vertige le prendre et avait réussi à téléphoner avant de défaillir. « Psychose collective », avait conclu le bon docteur (*New York Sun*, 22 mai 1928).

Sans doute les lecteurs du journal étaient-ils restés perplexes devant le fait... jusqu'à ce qu'ils puissent aussi conclure : « Oh, bien sûr, psychose collective. »

Il existe entre toutes choses un lien de contiguïté qui rend impossible une absolue classification. Malgré tout, les connaissances humaines sont organisées suivant le genre. Selon moi, les livres de science, de théologie et de philosophie sont tous des œuvres littéraires.

En Écosse, durant le mois de septembre 1903, il s'est produit un événement que l'on pourra aussi attribuer à la « psychose collective », et pourquoi pas ? Ces données, en revanche, évoquent une attaque de nature physique. Et il y en aura d'autres de cette nature, même s'il est risqué de ranger ceci ou cela selon une classification véritable, à moins d'être un irréductible scientifique

ou un logicien. Ce fait a été rapporté dans le journal parisien *Daily Messenger* du 13 septembre 1903.

Dans une mine de charbon près de Coalbridge, en Écosse, les mineurs avaient découvert trois corps. Il ne semblait y avoir eu ni jet de grisou ni signes physiques de détresse. Deux de ces hommes avaient péri, l'autre avait pu reprendre ses esprits. Il n'avait rien pu révéler, hormis ce que disent habituellement les survivants de ce type de péril: son nom était Robert Bell, et avec ses cousins il s'était avancé dans la mine quand soudain, il avait senti un « choc ». Ailleurs dans la mine, personne n'avait remarqué quoi que ce soit. Certaines parties du site d'excavation étaient alimentées par l'électricité, mais non celle-ci. Pourtant, il s'était produit ici une espèce de décharge puissante et mystérieuse au passage des trois hommes. À croire une préméditation...

Dans une mine de charbon... et il ressort de tout ceci une impression de congruence entre les lieux et les assauts. J'ai en ma possession le compte rendu d'un fait divers à survenir dans l'un des passages les plus achalandés qui soient. John Harding, gérant d'un rayon du magasin John Wanamaker, à New York, traversait la 5^e Avenue à l'angle de la 33^e Rue lorsqu'il avait senti une douleur aiguë à la poitrine. Même s'il ne portait aucune marque de projectile, il avait scruté les alentours et aperçu un homme qui se massait le bras d'un air furieux, cherchant lui aussi un coupable. Il disait avoir été frappé par un objet invisible.

Si l'incident était survenu tard le soir et que seules deux personnes avaient traversé la 5^e Avenue à l'angle de la 33^e Rue, et si une force meurtrière les avait frappés, on aurait sans doute expliqué les deux cadavres en un même lieu par la coïncidence d'une insuffisance

cardiaque. Rappelons-nous les deux macchabées sur des bancs de parcs de New York. Aucun journaliste à rapporter la double mort n'avait relevé l'incongruité de deux décès par infarctus presque simultanés, sur des bancs proches l'un de l'autre.

Vous et moi étions confrontés à des apparences d'attaques sur plusieurs personnes à la fois, nous voilà soudain placés devant des attaques isolées.

L'actrice Ann Harding était accompagnée de sa secrétaire durant un voyage en train vers Venise, en Floride. Une douleur vive et soudaine à l'épaule l'avait forcée à descendre à Jacksonville pour se faire examiner. Le médecin constata une dislocation. Stupéfaction... ni la patiente ni sa secrétaire ne pouvaient offrir d'explication à cette blessure (*New York Herald Tribune*, 4 décembre 1931).

Le 7 décembre 1931, le navire allemand *Brechsee* mouilla dans le port danois de Horsens, dans la région de Jylland. Le capitaine Ahrenkiel avait rapporté qu'un de ses marins avait été blessé de manière incompréhensible lors d'une tempête, et que selon lui, cela n'avait pas de lien avec les conditions météo. Il avait vu le membre d'équipage être coupé à la tête par un objet pourtant invisible, et ce dernier était tombé sur le pont, inconscient. L'entaille faisait une dizaine de centimètres et l'officier avait dû fermer la plaie avec une aiguille et du fil à coudre (*New York Times*, 8 décembre 1931).

Il s'agit ici d'une blessure unique qui ne s'est pas répandue chez d'autres marins. Mais imaginez que tantôt, je vous rapporte des cas où de telles blessures ont été constatées sur un certain nombre de personnes. Psychose collective, penserez-vous?

Pour commander ce livre, visitez votre libraire habituel ou encore la Boutique de Joey Cornu sur <www.joeycornu.com>.